

A propos du pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté¹ chez A. Gramsci (2001)

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Congrès ARIC, septembre 2001,
Université de Genève (notes d'une intervention).

En quoi A. Gramsci, ce Sarde qui a vécu dans une ville ouvrière du capitalisme industriel (Turin), qui portait en lui les tensions du « sud » et du « nord » de l'Italie est une *figure* pour notre époque lorsque celle-ci se préoccupe « d'interculturel » ? Nous sommes invités à relire l'œuvre de Gramsci dans un colloque sur la recherche interculturelle. Nous lisons l'œuvre de A. Gramsci depuis les questions que se posent face à l'épreuve de la mondialisation pour y (re) découvrir des pépites de « résistance », celle-ci étant un *fait* et non un *droit* ou un *devoir* (Françoise Proust). Nous savons combien l'œuvre de A. Gramsci a été contrainte par le pouvoir d'Etat et de parti, un régime politique fasciste (Mussolini), combien elle a été habitée par l'échec et aussi la passion de la refonte du projet révolutionnaire. L'initiative s'annonce pleine de promesse.

L'intelligence et surtout la volonté, c'est quoi chez Gramsci ; la volonté c'est la puissance de la praxis individuelle et collective que l'on trouve dans ce qu'il appelle l'intellectuel organique. Trouver des bouts de texte où chercher ça.

Tentons de formuler des idées, des questions en regrettant par avance le manque de nuance, d'argumentation serrée liée aux conditions de la démarche. Parmi la foison de questions que

¹ La fameuse citation a été formulée par Romain Rolland. Elle est citée par Gramsci.

suscite l'œuvre de A. Gramsci et les nombreuses interprétations existantes, une question centrale m'intéresse. Je l'ai formulée et mise à l'épreuve dans une recherche sur *l'Action tragique des professionnels du Service public* face aux chômeurs et aux étrangers, sous le terme de position dans l'existence intime, privée, publique. Point de départ : il y a différents types de figures de héros dans l'histoire, dans la culture très vaste de l'humanité, y compris d'un point de vue interculturel. Qu'est-ce qui a permis à Gramsci (comme à Socrate, Mandela, Primo Levi et à beaucoup d'anonymes du Mouvement ouvrier, des femmes en Afghanistan en ce moment par exemple, et à beaucoup d'autres) d'être un certain type de figures, un certain type héros au sens grec du terme pas au sens des Kamikazes ou des martyrs (Gramsci n'a pas voulu être emprisonné, ni mourir), de se battre et de tenir, à la fois dans des instants-clés et dans la durée en construisant un rapport à l'immanence (Spinoza). Ou si l'on veut d'être forts dans l'instant pour effectuer des ruptures lucidement et aussi pour tenir sur la durée, pour joindre la sérénité à la capacité de prendre des risques en inscrivant ce geste dans une logique de vie et non de mort ? Quels ont été les facteurs historiques et culturels qui ont permis cela (les acquis de la révolution bourgeoise, et aussi peut-être d'autres rapports aux femmes que des rapports patriarcaux) ? Quels ont été les facteurs déterminants (enfance, histoire militante et entourage qui permet de dialoguer, de penser dans et hors des rapports de pouvoir, dans une position de frontière que H. Arendt définit bien dans la Préface de la Crise de la culture en parlant de brèche) ?

La question n'est pas réductible à une question éthique ou religieuse. Le fait qu'on demandait parfois à la philosophe que je suis d'être curé, pasteur ou Imam et que maintenant on lui demande d'être éthicien-ne doit, pour moi, être soumis à la réflexion critique. Mon hypothèse provisoire est qu'il faut qu'il y ait des conditions de construction individuelle et collective d'une capacité positive de vivre et de supporter le conflit, donc une

capacité à la fois réflexive (place de la pensée pour réfléchir à la vie, à la violence, au meurtre, à la mort, pour résister à la fascination de la violence et de la mort dont j'ai trouvé des traces dans des pratiques militantes latino-américaines) et relationnelle (donc une capacité de tisser des relations autonomes pour vivre les conflits et construire un rapport au réel).

Formulée en terme interculturelle, cette question revient à identifier les éléments dans la culture qui permette plus ou moins **à des positions de résistance individuelle et collective** de se construire (rapport au temps – instant + durée - place de l'autorité, de la hiérarchie, place de la femme, mais il y en a d'autres par ex. ; qu'est-ce qui a permis l'émergence de la philosophie, de la démocratie, de la tragédie, de la psychanalyse ? Pourquoi à certains moments et à certains endroits et extrême fragilité ?)

Mon intérêt est tout simplement que depuis très longtemps, cette question structure à la fois mon travail intellectuel et politique sur le terrain des politiques d'immigration, du droit d'asile, du laboratoire Schengen qui me préoccupe, me donne du souci (mot philosophique). Il me semble que ma question a une certaine actualité. Cette nuit, je me suis mise à envisager consciemment que la guerre de destruction était une réalité autour de moi et devant moi. Il y a des années que je travaille sur « la superfluité humaines », après y avoir résisté longtemps (pas vu !). Je me suis demandée pourquoi j'avais fait des enfants... qui aujourd'hui ont eux-mêmes des enfants.

Derrida et Roudinesco, personnes ressources.

Revenons à Gramsci.

Que veut dire interculturel en rapport à l'histoire et au pouvoir? Concept de culture très large, je l'élargis provisoirement au cosmos en intégrant les êtres humains, la nature qui sont inscrits dans un temps et un espace donné. Je suis très éloignée d'une notion principielle, abstraite de « l'être humain ». Les être humains en tant qu'ils ont la possibilité matérielle de penser le

cosmos et leur existence dans une profondeur historique (mémoire, récits) et dans un espace qui va de l'intime au monde.

Question épistémologique en rapport à la culture et à l'interculturel : qu'est-ce que la culture aujourd'hui dominante, ici en Europe, dans notre époque historique ? Dans la construction de l'histoire, des faits, qu'est-ce qui est intégré ou non dans la culture de l'humanité, comment et par qui ? Où sont les conflits ? De quels types ?

On voit que la question interroge l'Education, de tous des enfants jusqu'à la formation des adultes, la formation dans les Institutions éducatives officielles et dans tous les lieux de la société. La même remarque est valable pour la fonction d'intellectuel et de philosophe....

J'emprunte à A. Gramsci la perspective d'Universel concret

« ... possibilité de réalisation intégrale de sa propre personnalité humaine, accordée à tous les citoyens (...). C'est l'Universel concret, il peut être réalisé dans les faits par la volonté »¹.

Reprendre ce qui dans l'œuvre de Marx est central comme apport apparaît très important et A. Gramsci s'inscrit dans le prolongement de cette oeuvre au sens le plus général. Le 3^{ème} Congrès Marx International (26-29 septembre, Paris) sur le thème « le capitalisme et l'humanité » exprime cette même volonté. Ce que Marx et Engels nous ont laissé comme héritage, c'est la question de *l'égalité et de la liberté*. C'est le fait qu'il y a un conflit (lutte des classes) une mécontente des sans part (Rancière) à la base des rapports entre les humains inscrits dans des rapports matériels. Ils ont posé cette question au moment de l'émergence et du développement du capitalisme industriel. Nous vivons à l'ère du capitalisme globalisé et de l'Empire (Negri).

¹ Gramsci A. (1974) : « Evocation des histoires des filatures de coton et de leurs vicissitudes », Ecrits politique, vol. I, Paris, Gallimard, 101

Qu'est-ce qu'aujourd'hui la liberté de pensée et la liberté académique qui y est attachée ?

Qu'est-ce que le statut des intellectuels, pas d'un point de vue sociologique, anthropologie, mais philosophique

Est-ce que la pensée peut se soumettre, se laisser contraindre par l'évolution technologico-politique, est-ce qu'elle peut faire partie du « calcul » de la valeur qui est le référent de l'Empire ?

Quelles questions nous a amené Gramsci ?

Quelles sources et partir d'où je lis Gramsci ?

Pour disposer de sources, j'ai reparcouru les 5 volumes les écrits politiques et les Cahiers de prisons. La lecture est impressionnante, elle nous fait basculer dans une époque passionnante et douloureuse de l'histoire européenne. L'homme, A. Gramsci interpelle par la force de sa « volonté » dans une période historique qui engage au « pessimisme de l'intelligence ». Il impressionne par cette conjugaison entre une extrême fragilité physique, matérielle (statut de travailleur, puis statut de prisonnier, maladie) et une puissance de travail, de résistance, de pensée). Il est une métaphore de la fragilité et de l'incertitude du régime, du projet, de l'imaginaire démocratique... Pour nous aujourd'hui qu'il cette **sorte d'ange** que Walter Benjamin décrivait dans sa philosophie de l'histoire ou plutôt funambule de l'histoire de Wim Wenders au-dessus du mur de Berlin? Ou alors évoquerait-il encore une démarche, que je vois dans deux autres images, celle du pas suspendu de la cigogne de Angelopoulos ou encore celle des fourmis et de leur termitières dans les labyrinthes des frontières ? La question est loin d'être anodine, elle concerne l'évaluation du présent et la position à tenir...

Quelle figure, image produit Gramsci quand on imagine ? Nous sommes mis au défi, pour réveiller l'imagination, de trouver une image...

Je travaille en philosophie, mais je ne suis pas une spécialiste de l'œuvre de Gramsci dans le cadre de ce travail professionnel de philosophe. Première lecture dans les années 1970 en Colombie, avec le marxisme et aussi l'armée dans l'Université.... Deuxième lecture, 2000, après un mémoire sur Castoriadis (*Socialisme ou Barbarie* qui a posé toute une série de questions au Mouvement ouvrier et au marxisme) et une thèse sur Hannah Arendt qui m'a fait travailler longuement sur la deuxième guerre mondiale, travail sur les politiques d'immigration et du droit d'asile en Suisse et en Europe, une grosse recherche sur l'Action tragique du Service public. Je viens de terminer trois articles,

- ° un sur « Violence d'Etat et droit d'asile en Europe »,
- ° un autre sur les Sans-Papiers de Fribourg
- ° un troisième intitulé « Quand pour travailler il faut se rebeller » concernant le travail de professionnels du Service public. Voilà pour le contexte de réflexion et de travail.

Gramsci est-il daté ? Certes pas. C'est un travailleur intellectuel, un philosophe « situé » dans l'histoire (comme Aristote, Spinoza, Marx, Merleau-Ponty, Sartres, etc.) qui s'est posé à son époque des questions de connaissance de la société en adoptant une certaine démarche en fonctions de certains enjeux. Les questions épistémologiques qu'il s'est posé sont inspirées à la fois par sa formation de linguiste, le matérialisme historique, la lecture de philosophes libéraux italiens (Croce).

Est-ce possible de relire Gramsci, *sans le « tuer »*, sans transformer son œuvre en relique dépassée?

Le propos n'est ni de nous transformer en exégèse de l'œuvre pour faire un commentaire pointu sur l'œuvre, ni de faire l'histoire de certaines questions dans l'œuvre (sa vision du capitalisme de l'époque, du nationalisme italien, sa vision des relations internationales et de l'impérialisme, sa vision de la Russie, sa lecture du marxisme) d'un point de vue interne, ce qui intéresserait les historiens.

Mon point de vue est de dégager des éléments de réflexion philosophique liée à la philosophie politique, à partir des

questions que je me pose l'histoire présente. Aujourd'hui dans la période de crise que nous vivons depuis la mort de A. Gramsci (1937), ce qui m'apparaît fondamental, est tout simplement de pouvoir continuer à réfléchir, à penser. De travailler sur l'aliénation et l'autonomie.

Antonio Gramsci fait partie de la tradition extrêmement riche et diverses du marxisme. Ses réflexions évoquent Marx, dans les objets, la démarche, et aussi la position. Mais il a une originalité, dont l'origine est peut-être son origine (Sardaigne, et aussi ses études).

Que l'on peut situer autour du concept d'idéologie, d'hégémonie, de praxis. Il s'est beaucoup intéressé à la culture et aux intellectuels. Dans sa réflexion sur le pouvoir et l'échec de la révolution socialiste à son époque, il s'est beaucoup intéressé à la culture. Soupçon, les liens entre le matérialisme historique et la culture...Le fameux schéma infrastructure, superstructure... Il l'a dépassé pour interroger l'idéologie, la culture, l'aliénation, dans leur matérialité. Pour lui, la société, le pouvoir de domination et aussi d'émancipation est un tout à l'intérieur de quoi se déroule une dialectique... Tout est imbriqué, *la culture est aussi importante que l'économie...Elle est matérielle, concrète, comme d'ailleurs la philosophie.* Le pouvoir se joue là. A l'époque il étudiait surtout l'Eglise catholique, l'Ecole, les philosophes marxistes, et libéraux (Croce), et aussi la littérature populaire. En prison, il a tout lu de la biblio et qu'est-ce qu'il y avait ? Aujourd'hui, il aurait étudié les médias... la TV, internet, ...Comment aurait-il regardé CNN ces semaines qui fait que les enfants ne distinguent plus entre les films virtuels et la réalité ?

Là est son apport.

Il nous faut éviter certains écueils...

Tenter de se prémunir contre un danger de « non contemporanéité » que signalait E. Bloch en réfléchissant au Principe espérance à peu près à la même époque que Gramsci... Il y a plusieurs manière d'être non contemporains... J'en considère deux ici :

Accepter de poser à Gramsci des questions d'un point de vue à la fois interne (empathie) et externe (critique), sans entrer dans une logique d'appartenance...

Le projet de relire Gramsci aujourd'hui déconcerte. Serait-ce une attitude de repli sur des rêves passés dont on voit aujourd'hui qu'ils recouvrent des échecs historiques contenant de redoutables questions pour la manière d'envisager à la fois le travail intellectuel et politique et aussi la culture ?

Dans les périodes d'incertitude et de crise, on a la tentation de se réfugier dans des références et à les transformer ainsi en croyances (religieuses)... Le marxisme a aussi joué ce rôle... L'observation actuelle du monde nous invite à éviter une telle posture.

La deuxième est d'éviter de choisir une posture opportuniste et cynique de « neutralité » et de description de la réalité au premier degré dont toute une certaine tendance d'évolution des pratiques scientifiques nous invite à suivre et dont une certaine littérature en suivant l'exemple après Céline (Houellebecq), nous donne à voir la version grand public. Faut-il lire Gramsci ou faudrait-il plutôt lire sérieusement Michel Houellebecq, pour y reconnaître les aspects réels et inavouables non seulement de la France¹, mais de l'Europe et des classes moyennes, de la petite-bourgeoisie européennes, voire mondiales auxquelles appartiennent bcp de chercheurs dont les chercheurs de l'interculturel ? Loin d'être une provocation, la question de Marc Weizmann mérite d'être posée et s'inscrit dans la préoccupation « matérialiste » de Gramsci concernant l'hégémonie et la « culture », tout en nous éloignant d'illusions de rêves irréalistes sur notre époque.

Une biographie dans un contexte historique

Nous sommes Invités à réfléchir sur un « théoricien et homme politique italien » travailleur intellectuel et un philosophe né en 1891 et mort en prison en 1937 (fin du siècle des révolutions, début du siècle de l'âge des extrêmes, selon les mots d'Eric

¹ Wietzmann M. (2001) : « Houellebecq, aspect de la France », Le Monde, 7.9.2001.

Hobsbawm). Jeune militant socialiste, il prend position très tôt contre les interprétations réformistes (révolution) et mécanistes du marxisme (place de la politique et des individus, autonomie)

Il voit dans la révolution russe le modèle de révolution prolétarienne dès les années 20.

Il contribue à la formation du PCI (1921), dont il prend la direction en 1923. Il est député en 1924. En faisant alliance avec les socialistes il tente de lutter contre le fascisme et tout en donnant son adhésion à la majorité stalinienne à l'intérieur du PCI, il tente d'éviter les mesures excessives.

Il est arrêté en 1926 (par Mussolini) et il poursuit son œuvre qu'il avait commencé dans *Ordine Nuovo* (Ecrits politiques) en prison (29 Cahiers de prison).

C'est un philosophe de l'hégémonie et de la praxis dans le cadre du marxisme qui est une « conception du monde ». Comme d'autres (SOB), il prend distance avec le déterminisme historique.

Pour lui, la *praxis* des théoriciens, intellectuels, philosophes, leur question centrale a consisté à identifier, nommer, décrire l'hégémonie idéologique (où l'Eglise, les intellectuels, la philosophie mais aussi la culture populaire) de son temps et à construire une praxis d'autonomie ? Il ne faut pas entendre le mot d'hégémonie comme la présentation d'une structure mécanique entre infrastructure et superstructure, le pouvoir pour Gramsci et le pouvoir hégémonique est une fusion entre le pouvoir du capitalisme industriel, financier impérialiste de la bourgeoisie nationale italienne qui est dans un Etat récent, fragile, divisé entre le nord et le sud (Révolution manquée, Risorgimento) et internationale de l'époque et ce qui lui permet de se maintenir au pouvoir, c'est-à-dire qui freine la capacité de liberté, d'autonomie, de pensée, d'organisation de la classe ouvrière pour son émancipation. En bref, je dirais que pour Gramsci si dans les années de jeunesse et de militance au PCI la question centrale a été celle de l'organisation de la classe ouvrière et de la révolution des Conseils, puis du parti, de la

théorie nécessaire (matérialisme historique, science et culture), il l'évalue contre une autre tendance du PCI (ce qui lui coûtera très cher) que la révolution a été un échec (sauf en Russie) et que la question est celle de la montée du fascisme (alliances et du nazisme) et de son hégémonie. Pourquoi la classe ouvrière et même les bourgeoisies nationales se sont-elles aliénées au point de basculer dans un projet politique de destruction qui allait amener l'Europe à la deuxième guerre « mondiale » et au fameux fait « sans précédent » (Arendt) de la superfluité humaine (Auschwitz, Hiroshima) ou de la « déchirure historique » dont parle Enzo Traverso?

Les questions sur la science, la philosophie, la culture qu'il s'est posé étaient inspirées à la fois par son origine du « sud » de l'Italie (Sardegne), la question « méridionale » de l'époque, de son origine de classe, de son observation de la classe ouvrière de l'époque, des intellectuels, de questions posées par les révolutions libérales dans un pays qui avait vécu sa « révolution manquée » (Risorgimento) (liens Eglise-Etat, nationalisme, cosmopolitisme des intellectuels italiens, rôle de l'Eglise catholique dans l'éducation) et, de questions posées par une transformation des relations internationales et le rôle que jouait le stalinisme dans le monde (Chine, Japon, Islam).

Il a vécu à un moment historique où dans une Europe qui avait été esclavagiste, colonialiste, l'exploitation de classe, l'impérialisme florissait et où s'est posée historiquement la question de la 2^{ème} révolution internationale et nationale (après les révolutions bourgeoises) avec les expériences des Conseils en Russie, en Allemagne, en Italie etc., du mouvement ouvrier des différents pays d'Europe et celle de la guerre, à laquelle il a réfléchi aussi.

On sait que Marx avait prédit que la révolution du mouvement ouvrier commencerait en Allemagne. En fait, Rosa Luxemburg et Carl Liebknecht ont été assassinés à Berlin et la « révolution » s'est faite dans un empire quasi féodal, la Russie qui a établi des rapports d'empire avec les autres pays (alliance avec les

bourgeoisie nationales contre le mouvement ouvrier que nous connaissons bien grâce à un pasteur suisse devenu ambassadeur du stalinisme, Humbert-Droz). En Russie la révolution a commencé par l'assassinat des marins de Cronstadt et s'est terminée par le stalinisme et ses avatars (nationaliste, antisémite, impérialiste, procès de Moscou, réduction des Minorités, liquidation des intellectuels critiques, antisémitisme, etc.).

Gramsci, qui avait pris acte de l'échec et qui l'a payé cher, est mort trop tôt pour constater l'ampleur de l'échec de la révolution interne et aussi externe face au fascisme dans un siècle qui a inventé le « biopouvoir » dans des camps d'extermination nazis pour aller très vite. L'étrange alliance entre le capitalisme et le stalinisme contre le fascisme (historien)... Comment aurait-il pensé tout cela ?

Gramsci est mort trop tôt en prison, pour constater le deuxième échec (provisoire ?) auquel nous assistons, celui de du « total-libéralisme », de l'affaiblissement du système international d'Etats-nations devant « l'Empire » (Negri) s'appuyant sur des changements technologiques inconnus de la révolution industrielle et aussi le retour de questions « identitaires » qui réémergent sous forme de revendications nationalistes, d'épuration ethnique ou alors de « racisme d'Etat », et se traduisent dans partitions d'Etats, de peuples (Ivekovic), des systèmes d'apartheid et d'esclavage par le biais des politiques d'immigration et du droit d'asile dans le « nord ».

La question de la « position »

Gramsci était un « intellectuel » organique du Mouvement ouvrier qui a croisé Mussolini, le PS et plus qui a été membre du PCI et a eu des liens avec Moscou avant et au moment où Staline était au pouvoir. Il a souffert à la fois de la répression fasciste, des luttes à l'intérieur du PC qui est probablement à l'origine d'une des causes de son emprisonnement (sinon aurait-il aussi disparu dans les procès de Moscou ?). Il était donc un intellectuel « organique » occupé par des tâches de formation,

d'analyse et de journalisme (*Ordine Nuovo*, de liens avec Moscou), puis depuis la prison d'intellectuel. Il n'a pas été chercheur ou professeur d'Université, il a été employé par le PCI. Il n'a pas été un « compagnon de route » (on pense à Sartres, à Merleau-Ponty avant sa rupture avec Sartres). Il n'a pas été un intellectuel idéologue du mouvement communiste comme par exemple les Althussériens en France. Il n'a pas été un intellectuel « critique » du mouvement ouvrier communiste, socialiste au sens des années 20, comme par exemple C. Castoriadis et C. Lefort dans « Socialisme ou Barbarie ». Il était vraiment un travailleur intellectuel « organique » du PCI. Il a aurait toute une réflexion à faire sur les liens entre son travail théorique et sa fonction, les possibilités et les contraintes de sa fonction dans la définition de ses objets, de sa démarche et des enjeux de sa démarche. Comment la dialectique s'est-elle déroulée à ce niveau, comment sa pensée, son action s'est-elle construite quand elle était prise dans les questions, des conflits du PCI et du mouvement communiste international et à l'extérieur par le fascisme, le national-socialisme et le stalinisme sont intervenus ? Depuis un autre angle c'est-à-dire à la fois ses origines puis l'articulation entre le PCI et l'histoire (la révolution manquée du Risorgimento et l'échec d'une révolution bourgeoise bourgeoise et nationale, le XIXes., la place de l'Eglise catholique, la question méridionale (il était Sarde), etc.), le tournant manqué des années 20 et l'échec de la révolution des Conseils, la montée du fascisme, les affrontements à l'intérieur du PCI sur la stratégie à adopter où Gramsci a semble-t-il opté pour une stratégie d'alliance avec les secteurs libéraux et pour un travail à long terme impliquant une réflexion à la fois sur la culture italienne présente et passée, le rôle de l'Ecole et des intellecuels, la place du catholicisme et ses liens avec le fascisme puis le national-socialisme contre le communisme) ont défini les questions qu'il s'est posé et la démarche qu'il a choisi.

Vu à distance, avec son concept d'hégémonie, d'idéologie, Gramsci se pose la question du pouvoir non seulement à

l'intérieur de l'appareil d'Etat, d'un système de gouvernement mais dans toute la société (le rôle de l'Eglise, de l'Ecole, des intellectuels, de la langue, de la littérature populaire, du folklore, etc.), en un mot de l'idéologie, de ce qu'on appelle parfois de la « culture ». On pourrait traduire, pourquoi l'Italie au lieu faire la révolution tout d'abord bourgeoise, libérale et nationale pour devenir ensuite impérialiste (cosmopolitisme des intellos), puis au lieu de faire la révolution ouvrière, a glissé vers le fascisme ? En s'aventurant un peu, on pourrait ajouter une autre question à ses interrogations : pourquoi le mouvement communiste est-il devenu un mouvement d'appareil au lieu d'être près du peuple (Staline).

Ce qui est intéressant et que je tiens à relever, c'est que la distance obligée qui est intervenue avec la prison lui a fait travailler, dans le cadre du matérialisme historique, des questions non classiques du MO concernant la culture à propos du pouvoir.

Trois questions en arrière-fonds (non traitables)

Je pose trois questions en arrière-fonds, que je ne pourrais pas traiter ici, mais elles sont en arrière-fond de ma réflexion :

La première question concerne l'évaluation de l'orientation du pouvoir souverain étatique et de parti: pourquoi Gramsci ne s'est pas interrogé sur ce qui dans la révolution russe (qui n'a pas eu lieu en Allemagne comme l'espérait Marx, mais en Russie) allait la faire basculer dans cette alliance apparemment contre nature entre stalinisme et fascisme, le fameux pacte entre Staline et Hitler. C'est une question qui va guider une de mes questions de philosophie politique.

Je traduis ma question dans la biographie de Gramsci.... il est fort probable que Gramsci a été livré par ses adversaires dans le PCI à Mussolini et qu'il a été laissé dans un isolement terrible en prison, et que s'il ne l'avait pas été, il aurait fui ... en Russie et aurait probablement été une des victimes des fameux procès !

La deuxième question, concerne une évaluation de la vision de la science et du progrès de Gramsci (pas de critique de la

modernité chez lui que l'on trouvera dans l'Ecole de Francfort, mais une critique des anachronismes des pouvoirs féodaux qui empêche la CO de s'approprier la puissance du progrès du capitalisme industriel et financier (avec l'idée de le réorienter, mais comment, pas clair). Formulé en d'autres termes, en quoi la philosophie de l'histoire développée par Gramsci contient des apories pour aujourd'hui ?

La troisième question, concerne dans une vision du pouvoir de Gramsci dans ses deux faces, de domination et d'émancipation, la place de la guerre et en particulier de la première guerre mondiale en anticipation de la deuxième guerre mondiale, qui a introduit une rupture dont les historiens actuels refont une lecture... Très brièvement, Gramsci a une vision de la guerre classique : « La guerre, c'est le maximum de concentration de l'activité économique entre les mains de quelques uns (les dirigeants de l'Etat), et elle s'accompagne du maximum de concentration des individus dans les casernes et dans les tranchées »¹.

**Le pouvoir de souveraineté, d'hégémonie
la position, la praxis des intellectuels,
de la philosophie, de la culture**

L'objet qui m'intéresse est celui du rapport entre la souveraineté, l'hégémonie du pouvoir dominant et la place, la position de intellectuels, et les incidences sur la culture et sur la *praxis* interculturelle (ici). De manière plus limitée, c'est la question de la position dans la formation des intellectuels, en intégrant la question « interculturelle ».

Que veut dire position en rapport à l'exigence de penser le réel ? Je dirais prosaïquement que ce n'est ni perdre l'exigence de la connaissance, de la connaissance du réel (vérité), ni l'exigence d'égalité et de liberté (Spinoza), construire cette position inconfortable « d'entre deux » (qui a fortement à voir avec l'espace public), ce qui suppose d'élaborer les conflits. Tenir les deux choses...

¹ Gramsci A. (1974) : « Utopie », Ecrits politique, vol. I, Paris, Gallimard, 185

Précisons d'entrée de jeu que pour Gramsci, tous les humains doivent pouvoir être de vrais intellectuels, tout simplement parce que n'importe quel travail, le travail le plus simple comme poinçonner des billets dans un train, exige le travail de la pensée.

Le conflit de souveraineté, d'hégémonie des intellectuels

Hypothèse : il y a toujours un conflit entre le pouvoir souverain, hégémonique et les intellectuels (pas au sens professionnels, mais au sens de l'exigence de la pensée), dans la mesure où il y a un conflit entre les exigences de deux praxis, celle du pouvoir et celle la pensée et peut-être deux postures existentielles en tout cas dans ce qu'est devenu historiquement la question du pouvoir. Il se joue selon des modalités différentes dans l'histoire... (Socrate, l'œuvre au noir, Gramsci, Maienberg, Zorn, en Suisse). Ce rapport est souvent un rapport de vie et de mort, même si cela n'est pas forcément explicité. Il se négocie sous diverses modalités...

La question qui m'intéresse c'est d'évaluer dans quelle mesure le conflit est tenu, où l'un des pouvoirs ne cède pas à l'autre et comment cela se traduit dans la position des travailleurs intellectuels (en terme de matérialité des conditions de travail, de lucidité, d'autonomie, de choix, quels choix et à quels coûts ? A quelle condition, le fait de tenir le conflit peut enrichir la culture ou l'appauvrir et la praxis interculturel ?

En d'autres termes, comment la réalité à la fois de chaque individu et de la collectivité peut ou non se construire ? Comment la pensée peut-elle être de l'ordre de la résistance (Proust) ou de la destruction (on connaît les débats sur les philosophes qui ont aidé les dictateurs !) ? Pour le dire en d'autres termes, la liberté de pensée en soi ne veut rien dire, c'est la praxis de la pensée, les conditions matérielles de la praxis de la pensée qui est la question.

Prise en compte de l'histoire de l'humanité de longue durée

- deux tragédies humaines qui surplombent (condition de mortalité + superfluité humaine (Arendt), « déchirure historique » du Xxe s. (Traverso) ou « laisser vivre ou faire

mourir »(Foucault). Gramsci a une vision claire de la première tragédie, mais pas de la deuxième.

° **Que nous apporte l'histoire de la philosophie sur cette question de la position à tenir ?**

- Rappelons l'exemple de Socrate/Platon (thèse). On assiste à une structure conflictuelle entre la philosophie et la politique, avec à la clé la peine de mort (supplicié ou traumatisé... méfiance d'une pensée qui a comme conséquence la mort). Tenir le conflit ne pas céder ni à l'une ni à l'autre des pouvoirs, dans l'instant et dans la durée, ce qui implique un type d'action spécifique (ex. dormir avec les sans-Papiers).

Regard de la philosophie politique

POUVOIR DE SOUVERAINETE (Etat, parti), LIBERTE DE PENSEE, TRAVAIL INTELLECTUEL (PHILOSOPHIQUE)

- La souveraineté du pouvoir et la liberté de pensée et les travailleurs intellectuels. Lien à l'Etat. Postulat de Kant à discuter, la rationalité donne accès à une rationalité à priori au-dessus du politique. Le postulat n'est pas constructiviste !!! Il ne nous permet pas de nous débrouiller à la fois dans l'instant et sur la durée. Pas position utilitarisme, pas exemplarité. C'est le principe rationnel, métaphysique du statut de la pensée au-dessus de la souveraineté (autonomie des intellos). A partir de là, solidité, fragilité des discours sur le conflit et l'autonomie.

Axes de réflexion

- droit d'exception du souverain (Etat, parti) lié à la souveraineté, droit de contrôler, de suspendre l'autonomie, la liberté de pensée, les travailleurs intellectuels
- le statut de la philosophie qui a un rôle particulier dans cette question (y compris pour Gramsci)
- transformation de la souveraineté du pouvoir qu'il soit d'Etat ou de parti et de l'Etat-nation, du droit national et international

- évolution historique industrielle et capitaliste avec les nouvelles technologies (ordinateurs) et l'évolution politique internationale
- évolution de la place de la main-d'œuvre et dans ce contexte, évolution du statut des intellectuels (prolétarisation,). Les travailleurs intellectuels sont devenue partie potentielle des « humains jetables », tout en ne pouvant plus s'appuyer sur aucune souveraineté (ni étatique, ni de parti).
- transformation du pouvoir : pouvoir d'exploitation + autodestruction
- nécessité de définir le concept de guerre. Il faut penser la guerre autrement, reconstruire le concept après Machiavel, Clausewitz, Schmitt. Qu'est-ce que la guerre aujourd'hui ? Où sont les belligérants, qui sont les ennemis, où sont-ils ? Et dans ce cadre quel est le statut des intellectuels quand ils défendent la possibilité de « penser librement » et sérieusement ? Sont-ils des amis, des ennemis, de qui ?
- Où est la multitude et comment peut-elle se CONSTITUER en sujet (singularité), et là où se trouve la place des intellectuels et de la philosophie en particulier

Tisser ces problèmes entre eux en prenant ici le cas de Gramsci

Le conflit de souveraineté de Gramsci (le rôle des intellectuels)

Le statut de la philosophie. Elaborer le conflit de souveraineté

Sa position philosophique pour élaborer le conflit : le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté. Clarification

° « Pessimisme de l'intelligence » devant quoi ?

° « Optimisme de la volonté » Mon hypothèse à ce sujet, c'est que ça concerne la position plus qu'une faculté qui a été bcp travaillée par la tradition philosophique. Je dois encore aller vérifier l'origine exacte du mot.

Effets sur son travail et sur les questions interculturelles.

Que pouvons-nous en tirer ?

Dans les rapports de pouvoir, c'est la dialectique entre la souveraineté et la liberté de pensée individuelle et le « démo » « peuple », c'est-à-dire la construction d'un collectif par le vécu

du « cratos » de la puissance articulée non à la mort, mais au conflit. C'est ce que Gramsci appelle *l'hégémonie*. De quel côté est l'hégémonie, comment se construit-elle, se déconstruit-elle et en faveur de qui ? Ce rapport est « organique » au sens au Gramsci utilise ce terme.

Pour Gramsci, elle est à la fois un conflit avec l'Etat fasciste mussolinien et avec le PCI...

Ce sont deux conflits qui chacun ont leur spécificité. Pas le temps de les analyser ici

Comment a-t-il résisté durant de si longues années depuis son enfance, son travail militant et puis dans les conditions de la prison ?

Peut-être que si Mussolini lisait ses lettres, ce n'était pas seulement pour l'espionner dans le contenu de son travail, mais qu'il cherchait autre chose.

Place de la « réflexion théorique », de la philosophie dans la résistance et aussi d'autres facteurs, y compris des facteurs interculturels ? Qui l'a accompagné quand le PCI l'a exclu ? Une annexe sur les visites et les visiteurs en prison (rare) est à ce sujet très intéressant (femme, frère).

Quels facteurs interculturels l'ont aidé ? C'est la question de la culture elle-même qui l'a aidé. Elle est devenue centrale en étant liée à celle de l'aliénation, de l'hégémonie et de l'exigence d'une philosophie.

Conclusion

Gramsci aujourd'hui....

Si un Gramsci (ou un Marx) vivait en ce moment, quelles questions « théoriques » se poserait-il sur l'évolution du capitalisme aujourd'hui ?

Si un Gramsci vivait aujourd'hui, quelle ligne de conduite quelle praxis, quelle position tenterait-il d'assumer ?

Si un Gramsci soucieux d'hégémonie et de praxis intégrant la nécessité de la pensée philosophique pour tous, comment poserait-il la question des rapports entre la philosophie et la « culture » aujourd'hui, après la guerre du Golf et ce qui s'est

passé à N.Y. et aussi la nouvelle politique de la science qui risque de fortement déterminer le statut des travailleurs intellectuels que nous sommes ?

Dans la question qui m'intéresse je me propose de continuer la réflexion en tout cas dans deux directions :

Première direction (une question)

1. La question de la position est une question à la fois philosophique, épistémologique (qui a à voir avec les conditions de production de la connaissance et de la vérité), et éthique, donc interdisciplinaire et interexpérience. C'est une question « scientifique ».

Deuxième direction (trois questions)

2. La question de la position doit intégrer deux facteurs historiques et politiques importants :

2.1. la transformation du pouvoir qui a glissé de la domination, de l'exploitation à l'exploitation-destruction ;

2.2. une profonde transformation de la souveraineté. Plus l'Etat, l'Empire, plus le parti, mais qui ?

Catastrophe des années 1930 et catastrophe d'aujourd'hui. Dérégulation impressionnante, crise des années 30. Crack de la bourse de N.Y. Où est le pouvoir du capitalisme industriel, financier aujourd'hui ? Où sont les structures et les forces d'émancipation.

La guerre au XXIe s., où ce qui s'est passé à N.Y. est un des effets du capitalisme globalisé. La production capitaliste de la valeur dépend des flux ininterrompu des communications et des transports, de la mobilité. Un réseau où qui apparaît comme une classe dirigeante de rechange qui se propose de reprendre le pouvoir au Moyen-orient dans la zone pétrolière, dans ces pays où les gouvernements ne bénéficient d'aucun soutien populaire, dont le Pakistan », destabilise le capitalisme globalisé bien au-delà de ce qui s'est passé à N.Y.. Et cela dans un contexte historique qui est caractérisé par 2 faits nouveaux : 1) l'hégémonie d'une superpuissance (USA) qui n'est plus en mesure de gouverner le monde 2) les guerres d'aujourd'hui

voient s'affronter des Etats-nation qui agonisent de moins en moins puissants et légitimes à des ONG mafieuses, terroristes autour du trafic de drogue, d'armes, de tout ce qui produit de la valeur. Ces réseaux tiennent tête aux Etats, ils passent dans (police, armée, Schengen) et par-dessus les Etats....C'est le nouveau pouvoir que l'on voit derrière les flux financiers, l'Internet... Comment les arrêter ? La destruction de symboles peut être perçue par les plus démunis comme une revanche des nantis, et la religion comme un référent d'identité, mais ceux qui agissent dominant les techniques, se déplacent comme les capitaux. Alors comment les arrêter ? Alors la multitude ? (Hobsbaum, Libération, 20.9.2001).

2.3. nous devons identifier dans la question de la position qui m'intéresse, dans les termes où je l'ai posée, les facteurs interculturels et leur spécificité, mais en les posant dans l'histoire et l'espace (voir les travaux de F. Benslama). Où sont les Socrate dans d'autres cultures ?

.

